

Table-Ronde Conférence d'Olivier Servais

Animation : *Jacqueline Liesse*

Intervenants : *Emmanuelle Lepage, Anne-Marie Salembier, Agnès Decker, Anne Verhaeren, José Montero, Marc François, Alain Letier et Nathalie Limbourg.*

Guy SELDERSLAGH : Ce brillant exposé d'Olivier SERVAIS affirme un certain nombre de choses et pose beaucoup de questions. Comment les différents acteurs, pour la plupart des acteurs qui n'ont pas fait partie de l'échantillon interrogé par Olivier SERVAIS et Anne BAUDAUX, réagissent-ils à la synthèse que ce dernier vient de nous faire ? C'est ce que nous allons tenter de savoir au cours de cette table ronde que Jacqueline LIESSE de la RTBF a accepté d'animer, ce dont je la remercie en lui cédant la parole.

Jacqueline LIESSE : Merci beaucoup. Après cette enquête sur la culture de l'enseignement catholique telle qu'elle est perçue par la communauté scolaire catholique, c'est intéressant d'avoir un premier feedback des différents acteurs (parents, enseignants, directeurs, et responsables de pouvoirs organisateurs) qui, pour la plupart, n'ont donc pas participé à cette enquête. Je vous présente rapidement ceux qui sont autour de la table : Emmanuelle LEPAGE et Anne-Marie SALEMBIER sont toutes les deux parents d'élèves, la première dans le fondamental et la seconde dans le secondaire. Agnès DECKER est institutrice dans le fondamental et Anne VERHAEREN est professeur au Collège Notre-Dame de Bon-Secours à Binche dans le secondaire supérieur. José MONTERO est directeur de l'Institut Sainte-Marie à La Louvière, école d'enseignement secondaire, et Marc FRANÇOIS est directeur de l'école fondamentale Saint-Michel à Jette, en région bruxelloise. ALAIN LETIER est le président du pouvoir organisateur de l'institut Notre Dame de Joie à Bruxelles qui est – vous me l'avez précisé – un enseignement spécialisé. Et donc vous avez participé à l'enquête, tout comme Anne-Marie SALEMBIER d'ailleurs. Et enfin Nathalie LIMBOURG, qui est membre du pouvoir organisateur d'une école fondamentale à Sart-Dame-Avelines, dans le Brabant Wallon.

Je propose de commencer par la réaction des parents avec Emmanuelle LEPAGE. On a dit que pour les parents, en gros, les critères qui intervenaient étaient la proximité géographique, la réputation de l'école et également le projet pédagogique. Emmanuelle LEPAGE, est-ce que vous vous retrouvez dans le portrait ou les valeurs qui ont été mises en avant pour justifier les choix des parents ?

Emmanuelle LEPAGE : Oui, tout à fait. Pour mon mari et moi, c'était une évidence, sans doute liée à notre éducation et à nos valeurs chrétiennes, d'inscrire nos enfants dans une école catholique. Pour nous, même si la religion n'a plus la cote maintenant, l'enseignement catholique donne un sens chrétien de l'homme et de la vie. De plus, pouvoir fêter les fêtes



ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE
SECRETARIAT GÉNÉRAL | SERVICE D'ÉTUDE

chrétiennes ensemble, en leur donnant du sens, et que nos enfants puissent grandir dans la foi, cela nous semblait très important. Je pense aussi que les écoles catholiques ont toujours eu une identité – c'est important – plus forte que les autres, de par leur histoire et que cela va aussi plus loin que tout ce qui est catholique stricto sensu. C'est aussi une école qui a bonne réputation, qui est à proximité, qui est attentive, humaine, où les professeurs s'investissent et où, dans le projet pédagogique, s'est développée une connaissance plus approfondie des enseignements de Jésus-Christ.

Jacqueline LIESSE : Vous êtes parent d'élève de quelle région ?

Emmanuelle LEPAGE : Du Brabant wallon.

Jacqueline LIESSE : Vous avez plusieurs enfants ?

Emmanuelle LEPAGE : Oui, trois.

Jacqueline LIESSE : Qui ont tous été dans la même école ?

Emmanuelle LEPAGE : Tous !

Jacqueline LIESSE : Merci. J'enchaîne avec Anne-Marie SALEMBIER qui, rappelons-le, est enseignante en école secondaire et qui, il faut quand même le dire, a participé à cette enquête.

Anne-Marie SALEMBIER : J'ai participé à cette enquête, j'ai été parent d'élève jusqu'il y a peu, puisque mon aîné a quitté l'école secondaire. Je trouve que cet exposé est le reflet juste de la réalité. C'est vraiment ce que nous pensons. Ce n'est pas moi qui ai choisi une école catholique pour mon fils bien que j'aie eu quand même un parcours judéo-chrétien et que j'aie été scolarisée également dans des écoles catholiques. Mais c'est mon fils qui a choisi une école du centre-ville de Namur, en disant que là-bas, on lui donnerait l'autonomie, l'estime de lui-même. En effet, il ne s'est pas trompé. Les valeurs religieuses, la motivation des professeurs sont vraiment à un très haut niveau, tout comme la qualité des cours. Et c'est vrai, on entoure l'élève, on ne l'enforce pas, on l'aide à se relever.

Jacqueline LIESSE : Alors, avant de poursuivre et de donner la parole aux enseignants, j'aimerais me tourner vers les deux directeurs, José MONTERO et Marc François parce qu'on a fait des directeurs un pivot assez central dans la description qui a été faite des attentes à l'égard de tous ces acteurs de l'enseignement catholique. Et vous, les directeurs, on attend de vous que vous soyez de bons gestionnaires, d'excellents communicateurs, des animateurs qui rassurent à la fois les parents, les enseignants, les élèves aussi... Bref, n'est-ce pas trop pour un seul homme ?

José MONTERO : En tout cas, sur ce point-là, l'enquête dit exactement la réalité, je tiens à le dire. Je pense qu'il y a énormément d'attente magique par rapport à une direction. Je me pose la question de savoir qui porte encore dans nos écoles la conviction chrétienne ? « Grandir dans la foi » avez-vous dit Madame, les valeurs religieuses – on parle de valeurs chrétiennes –, mais finalement, quelles sont ces valeurs qui seraient religieuses ou qui seraient chrétiennes et que ne posséderait peut-être pas l'école de l'officiel qui se situe à côté ? Nous sommes dans un contexte de déchristianisation, de sécularisation. Donc, est-ce qu'on n'est pas aujourd'hui en



train de se payer de mots, est-ce que ce congrès ne va pas faire tourner une page finalement ? Nos écoles portent-elles vraiment cette conviction chrétienne ? Parler comme je le fais là, je me dis que c'est assez pessimiste comme réflexion. Et puis je repense à mon équipe. J'enseigne à La Louvière, dans une école, Sainte-Marie — de la tradition des Filles de Marie de PESCHE, nous avons fêté nos 150 ans, il y a deux ans — et je me rends compte finalement que ces convictions chrétiennes continuent à alimenter ce fleuve né il y a 150 ans. J'ai envie de dire presque malgré soi. À ceci près qu'il faut sans cesse que l'équipe éducative se réapproprie cette identité, qui peut être différente d'une école chrétienne à une autre école chrétienne, c'est une question de hiérarchie. Ça dépend aussi du contexte socioéconomique dans lequel on se trouve. Mais donc, je suis plus confiant, pour autant que l'équipe — à la fois les enseignants, les directions associant les parents à travers les conseils de participation, dans la rédaction du projet d'établissement — soit au clair avec ces valeurs et puisse lier ses actions concrètes à ces valeurs. Ça me paraît important.

Jacqueline LIESSE : Merci. Une réaction de Marc FRANÇOIS sur l'importance des tâches qui vous sont dévolues ?

Marc FRANÇOIS : Pour moi, le directeur, c'est un peu comme un jongleur d'assiettes qui passe d'une assiette à l'autre en courant de l'une à l'autre. Malgré tout il a la gestion de toutes les assiettes. Donc, le point négatif évidemment, c'est qu'il est débordé. Le point positif, c'est qu'il a les leviers, évidemment en collaboration avec son pouvoir organisateur. Et je pense qu'auprès des parents, c'est un des éléments qui est tout à fait porteur. Les parents généralement se méfient de l'institution au sens global. Ils se disent finalement que l'école catholique, ce n'est pas un service public comme un autre. Et la représentation du directeur, là, dans sa relation à la famille, « au client », est très importante, parce qu'il donne une réponse. Il est considéré comme un « lieu » de décision proche des parents. Donc, ça génère une réponse aux difficultés, aux attentes qui est plus humaine qu'institutionnelle. Moi, je travaille dans une école très populaire et je peux vous assurer que les parents sont très, très attentifs à ça. Il est bien évident que si l'on veut apporter ces bonnes réponses de proximité, ces bonnes réponses humaines, il faut de l'autonomie. Cette autonomie, on l'a par le fait qu'on fait tout ou à peu près. Il faudrait peut-être qu'on ait des gens pour nous aider. Mais c'est le fait aussi qu'on est issu d'un mouvement associatif et que c'est perçu auprès des parents plus comme un engagement. Cela fait 22 ans que je suis directeur et les parents me disent en effet que, dans l'école catholique, on s'engage plus. C'est vraiment un élément très, très révélateur d'un milieu, je le répète, populaire, mais qui à mon avis ne dit pas les choses fort différemment des autres milieux.

Jacqueline LIESSE : Vous vous êtes comparé à un jongleur d'assiettes. Quelles sont les assiettes les plus difficiles à garder au bout du bâton ?

Marc FRANÇOIS : Le problème c'est qu'on a parfois tendance à essayer de garder stables les plats. Le problème c'est que parfois l'axe logistique et administratif prend le pas sur l'axe pédagogique et relationnel, mais ça, c'est une rengaine qui est assez connue. D'où l'intérêt d'avoir un relationnel très fort avec des enseignants. Avoir des enseignants qui, en effet, réclament de l'autonomie pour qu'on puisse se reposer sur des enseignants qui s'engagent pour l'école et qui font, comme on le disait, le mieux à chaque moment.

Jacqueline LIESSE : José MONTERO, c'est une vocation d'être directeur ?



José MONTERO : C'est une vaste question ça ! Parce que vocation suppose – je suis classique de formation – qu'on est appelé. Or je ne me sens pas élu ! À un moment donné, on nous propose de rendre un service pour lequel au départ on n'est pas formé puisque la plupart du temps on provient du monde l'enseignement. Mais on l'accepte et on essaye de le faire le mieux possible. C'est vrai que ce n'est pas facile : moi je ne me voyais pas tellement en jongleur d'assiettes, mais enfin pourquoi pas ? On a évoqué tout à l'heure, les valeurs traditionnelles : le travail, l'autorité, l'obéissance, etc., et par ailleurs les valeurs postmodernes. C'est vrai qu'il y a une attente très forte des gens et même des enseignants eux-mêmes par rapport aux valeurs traditionnelles en fait. C'est, les valeurs en soi. Mais les valeurs pour soi sont plus souvent des valeurs postmodernes : l'épanouissement, la liberté, etc. On va être très exigeant concernant le travail des élèves, mais le sera-t-on autant, parents, directeurs, enseignants, avec soi-même ? S'il y avait un équilibre à trouver, c'est, à l'intérieur de chacun d'entre nous, entre ces valeurs traditionnelles qui sont respectables et intéressantes et ces valeurs postmodernes.

Jacqueline LIESSE : À ce stade-ci, je vais me tourner vers les enseignantes : Agnès DECKER et Anne VERHAEREN. On a dit qu'une des raisons qui poussaient les enseignants vers l'enseignement catholique, c'était peut-être aussi le hasard : une conjonction d'évènements qui fait qu'on arrive dans l'enseignement catholique. Est-ce vrai ?

Anne VERHAEREN : En en ce qui me concerne, je dois bien assumer mon choix puisque que quand j'ai postulé dans l'enseignement, je souhaitais travailler plutôt dans une école catholique en cohérence avec mes valeurs, avec mon parcours et peut-être aussi en fonction de la représentation que j'avais de mon école, ou de l'école catholique en général, puisque j'en suis issue. Mais ça ne m'a pas empêchée évidemment de varier les expériences et de rencontrer une incroyable diversité d'école avant, finalement, d'enseigner au Collège Notre-Dame de Bon-Secours. Donc, l'école catholique, j'en avais une certaine idée et puis quand je suis arrivée, j'ai vu que cette représentation était quand même très variée. On parlait de patchwork et c'est vraiment de cela qu'il s'agit. L'école catholique est très variée, il y a autant d'écoles que de pratiques. Je voulais trouver aussi un terrain favorable au développement de ces fameuses valeurs dont on a parlé. À la fois des valeurs plus traditionnelles qui sont celles d'un cadre où il y a une certaine autorité, une certaine capacité à se développer puisqu'il me semble que ces valeurs-là sont le socle, le tremplin pour, dans un climat d'écoute et de respect, permettre aux valeurs postmodernes telles que la solidarité, la coopération, la véritable autonomie de se développer et donc il me semblait que dans les écoles catholiques je pouvais retrouver ça.

Jacqueline LIESSE : Et vous l'avez retrouvé ?

Anne VERHAEREN : Je dois dire de manière générale : oui... et dans des réalités fort différentes puisque j'ai enseigné à Bruxelles et j'enseigne maintenant à Binche avec des publics très diversifiés, donc pas forcément non plus très homogènes. Dans mon école, nous avons des élèves du général, du technique et du professionnel. Maintenant avec plus ou moins de bonheur puisque ce n'est pas une image idyllique où les élèves seraient tous amenés à respecter une autorité à être disciplinés... C'est clair que dans la réalité ce n'est pas forcément le cas. Mais l'idéal est là et je pense que c'est essentiel. Je trouve que ce qui donne le sens à toutes ces valeurs, c'est évidemment la référence évangélique qui met l'accent aussi sur le petit, sur l'élève, sur le jeune... Je suis très contente d'avoir vu dans le montage que pour l'enseignant dans sa quête idéale, l'acteur est l'élève et que si on a en point de mire l'élève, le





reste doit s'orienter en fonction de lui. Et particulièrement l'élève en difficulté, l'élève qui manque d'estime de soi, l'élève qui est cabossé par son parcours, l'élève qui a besoin justement qu'on individualise la pratique. Et moi, personnellement, c'est ce qui me motive, c'est ce qui donne du sens à mon métier et à ma pratique.

Jacqueline LIESSE : Je précise que vous êtes professeur de français dans le secondaire supérieur. Alors à côté de vous se trouve Agnès DECKER, enseignante aussi, mais dans le fondamental, à A Namur, au collège Notre-Dame-de-la-Paix à Erpent. Comment êtes-vous arrivée dans l'enseignement catholique ?

Agnès DECKER : J'ai été élève dans l'enseignement catholique et puis, dans le cadre de la vie associative, j'ai fait partie de mouvement de jeunesse dans le monde catholique. Puis j'ai trouvé un travail dans une école d'enseignement spécialisé du réseau catholique et après une expérience de deux, trois ans dans ce type d'enseignement, j'ai trouvé un autre emploi dans le collège où j'enseigne aujourd'hui. Donc je suis passée d'une école où on aidait les enfants qui sont le plus en difficulté dans notre société à une école qui a une autre image, une autre réalité sociale. Les valeurs qui m'animent au quotidien dans mon métier, je me les suis construites dans ce cadre culturel et chrétien. Je pense aussi que beaucoup de valeurs que nous développons dans notre pratique quotidienne sont des valeurs du bien commun, de l'humanité... avec cette connotation évangélique bien sûr. Mais cette spécificité n'est pas toujours évidente au quotidien dans notre travail.

Jacqueline LIESSE : Ça veut dire que vous n'imaginiez pas, vous n'aviez jamais imaginé, avoir une carrière professionnelle ailleurs que dans l'enseignement catholique ?

Agnès DECKER : Je pense que la question ne s'est pas posée comme ça. Je pense que quand j'ai postulé pour un emploi, c'est dans cette école-là, que j'ai été appelée. Et puis la question ne s'est plus posée, je m'y suis sentie bien. Je me sentais en relation et en accord avec les valeurs qui s'y vivaient. Je sentais aussi que je pouvais mettre ma petite pierre à l'édifice, en toute humilité, parce qu'une autonomie m'était laissée et que, par diverses formations qui nous permettent de réanimer notre travail, je pouvais apporter ma contribution. Donc au sein de ma classe, dans ma pratique, ce qui peut rassembler tous les enfants, c'est cette construction de la personne autour des apprentissages. Je trouve que ce qui est très important, c'est que nous sommes face à des personnes singulières et que nous avons l'opportunité de travailler en solidarité parce qu'une classe, c'est un lieu de solidarité. Ça permet beaucoup d'apprentissages, ça permet à l'enfant de se construire aussi en tant que personne en relation et en tant que citoyen. Nous, en tant qu'enseignants dans une école, nous sommes tout le temps en relation, en relation avec nos élèves, avec nos collègues avec notre directeur et avec les parents. C'est un aspect très important. Ces relations doivent être bonnes, empreintes d'écoute, de respect et de partage. Cela permet aussi, je trouve, de faire progresser l'enfant dans ses apprentissages et donc dans son autonomie.

Jacqueline LIESSE : Est-ce que vous vous retrouvez dans les résultats de l'enquête ? Êtes-vous d'accord avec l'accent qui y est mis sur l'importance de l'équipe pour les enseignants- certains ont dit que c'est un des motifs qui les conduisent à rester ou pas dans une école- ?

Agnès DECKER : Oui, tout à fait. Et je trouve que beaucoup de progrès ont été faits. J'enseigne personnellement depuis trente ans et je pense que tout le travail de concertation qu'on a





ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE
SECRETARIAT GENERAL | SERVICE D'ETUDE

installé dans les écoles et le travail amené par le directeur qui nous propose des projets ainsi que par le projet d'établissement, bref toutes ces réflexions qu'on a eues à mener au cours de ces années passées, favorisent vraiment notre travail en collaboration. Et ça, c'est vraiment un aspect que je trouve très positif à l'heure actuelle. Et qui pour moi a vraiment évolué dans le bon sens. Ça nous permet aussi de développer nos dons personnels et de les partager entre collègues et aussi de rencontrer ce qui est peut-être moins facile à vivre. Ce travail en collaboration se développe à l'école, avec la direction, avec les collègues.

Jacqueline LIESSE : Merci, on reviendra dans un deuxième tour vers vous. Mais je voudrais terminer maintenant avec les pouvoirs organisateurs. Finalement, on en parle moins dans la constellation des différents acteurs de l'enseignement catholique. Alain LETIER, président du PO à l'Institut Notre-Dame de Joie à Bruxelles et Nathalie LIMBOURG, membre du PO d'une école fondamentale à SART-DAMES-AVELINES. Je vais commencer par vous, Nathalie LIMBOURG, comment vous situez-vous dans toutes ces valeurs qui ont été mises en avant à la fois par les enseignants, les parents et les directeurs. Vous sentez-vous pleinement participante à ces valeurs ?

Nathalie LIMBOURG : Ce que je trouve très intéressant, c'est justement qu'on se pose les questions des valeurs parce que personnellement j'ai vraiment le sentiment qu'on est à un tournant au niveau de l'école. On est passé de ces valeurs traditionnelles à des valeurs postmodernes. Et je me demande si et dans quelle mesure, les parents et même peut-être nous aussi, en tant que PO, nous ne sommes pas à la recherche de valeurs intermédiaires. Est-ce que finalement l'acte de mettre les enfants dans une école catholique, ce n'est pas aussi une façon de leur faire confiance et de faire confiance à l'institution catholique pour trouver un intermédiaire entre le glissement qui est en train de se passer vers les valeurs postmodernes et les valeurs traditionnelles, donc de garder une forme d'autorité, une forme d'autonomie et de valeur-socle de base ? Je me retrouve tout à fait dans ce qui a été énoncé. Certainement dans ce qui est le développement de valeurs chrétiennes, mais en même temps en tant que PO et peut-être en tant que personne venant du monde extérieur à l'école, je perçois beaucoup de défis pour le futur. Je suis inquiète quand j'entends et vois des directeurs qui ont de plus en plus de difficultés à assumer leur fonction. Je suis inquiète en tant que PO. Certes, le bénévolat c'est très bien, mais on se rend compte que la société qui est autour de nous met de plus en plus de pression sur les individus, et qu'on va devoir travailler de plus en plus tard ? On est à 65 ans... jusqu'où va-t-on aller ? Et est-ce qu'on va pouvoir maintenir ce système-là ? C'est vraiment ma grande interrogation, notamment parce que l'année dernière on a fait une enquête auprès des directeurs pour vraiment comprendre pourquoi certains d'entre eux malgré le fait qu'ils trouvaient ce métier passionnant, intéressant lâchaient prise et quittaient leur fonction. Et ce qui ressort finalement, on l'a vu ici aussi, c'est une attente de plus en plus forte par rapport à l'école, par rapport aux directeurs, par rapport aux enseignants.

Jacqueline LIESSE : Merci. Alain LETIER, c'est à vous. Comment vous situez-vous par rapport résultats de cette enquête et est-ce que vous partagez les inquiétudes de Nathalie LIMBOURG ?

Alain LETIER : Je les partage en partie. Lors d'un dernier conseil d'administration, je posais la question de l'avenir des PO au sein de notre réseau, en disant : « Aurons-nous encore la capacité de trouver des volontaires et des bénévoles pour faire fonctionner les établissements scolaires ? » Et la réponse était plutôt qu'actuellement, de plus en plus de personnes sont





d'accord de s'investir dans une école dans le réseau. Effectivement je pense que c'est une des grandes forces et une des grandes richesses du réseau, c'est le fait de pouvoir s'appuyer sur une série de bénévoles et de volontaires. C'est le fait qu'on puisse ainsi créer des structures de proximité qui permettent de travailler directement en phase avec la communauté éducative et de pouvoir réagir assez rapidement lorsque des questions se posent au niveau de l'établissement scolaire. Et à l'intérieur de cette communauté scolaire, c'est vrai que j'aime bien souligner le rôle essentiel de la direction. On se rend compte vraiment que c'est la personne qui permet que l'esprit de l'école, que la culture de l'école, que l'ambiance dans l'école, que le bon fonctionnement des enseignants et des autres membres du personnel puissent se réaliser. Pour les pouvoirs organisateurs, un des rôles essentiels et majeurs c'est de pouvoir trouver la direction qui correspond bien à cette culture d'établissement. Par exemple, en ce qui me concerne je suis pouvoir organisateur d'une école d'enseignement spécialisé. Ça suppose d'avoir une équipe qui ait des compétences particulières et donc aussi des directions ou une direction qui tiennent compte du public qui est accueilli par l'école. Je trouve aussi que c'est une force et une caractéristique du réseau catholique, quoi qu'on en dise, que d'accueillir tous les jeunes et parmi ces jeunes des jeunes les plus défavorisés ou en extrême difficulté d'apprentissage.

Jacqueline LIESSE : Vous avez parlé, vous et Nathalie LIMBOURG, de l'importance du bénévolat. Sans ce bénévolat et cet investissement personnel, les choses ne pourraient pas fonctionner ?

Nathalie LIMBOURG : Je pense que c'est évident. Mais c'est aussi ce qui fait la richesse de cette structure, c'est qu'elle est ouverte au monde, elle n'est pas limitée uniquement à des professionnels de l'éducation. Mais là où se trouve vraiment mon inquiétude, c'est justement sur la notion d'ouverture, parce que oui, peut-être, il y a des bénévoles, mais dans de petites écoles comme celle dont moi, je fais partie, ça devient de plus en plus compliqué. Et finalement, les gens qu'on trouve pour rentrer dans un PO sont souvent des personnes qui sont issues de l'enseignement elles-mêmes. Le risque, c'est un peu de tourner en vase clos. Ce qui a fait la richesse aussi, je pense, des PO et des directions – moi, je parle toujours d'équipe de direction, parce que pour moi, c'est vraiment un tandem et c'est vraiment très important ce partage avec les directeurs – c'est aussi le fait que les directeurs – enfin le PO, la direction – sont issus de tous les milieux et de toutes les origines. Ce qui m'a frappé, c'est l'adéquation entre les valeurs des parents et des directions. Ça veut bien dire que quelque part et c'est aussi un peu la synthèse de l'enquête, il y a une bonne adaptation entre la direction et les parents. Tant qu'on garde cette mixité, au sein des PO, je pense qu'on rend cette adaptabilité beaucoup plus aisée. Ceci dit, je demeure convaincue que ça reste une difficulté, un vrai défi d'autant qu'il se situe aussi au niveau éducationnel, au niveau des attentes de plus en plus grandes vis-à-vis de l'école. On a bien vu hier ces enfants qui parlent finalement d'« augmenter les temps dans l'école ». Un des intervenants demandait s'il n'y pas un glissement de ces attentes familiales vers l'école elle-même. Et ça, ça m'interpelle. Je me dis qu'on est de plus en plus, dans une société où il y a une communication intense, mais où les gens n'ont jamais eu autant de mal à créer du lien. C'est un peu ce qu'ils viennent chercher dans notre école. Et ce qui est important, je pense, c'est de garder cette richesse.

Jacqueline LIESSE : Merci. Vous vouliez ajouter quelque chose, Alain LETIER.

Alain LETIER : Dans le sens de l'ouverture et à propos du débat sur le « C », je voudrais dire que de mon point de vue, le mot « catholique », n'est pas très gênant dans le sens où je le



comprends, c'est-à-dire définissant une école ouverte à l'universel. Je pense que pour notre réseau et pour la société, c'est quelque chose d'essentiel. J'ajouterais évidemment dans ce débat du « C » et on l'a bien vu dans le montage aussi, que l'école catholique a intérêt à être aussi critique. Et dans cet aspect critique, comme l'exprimait déjà le père dominicain Louis Dingemans, je pense que beaucoup de gens confondent le mot « catholique » avec l'Église romaine. Or, je crois à juste titre, beaucoup de gens et j'en fais partie, pensent que l'Église romaine a parfois des prises de position et des manières d'agir qui sont en contradiction avec l'évangile. Donc, effectivement ça peut poser des questions et j'espère que l'école catholique critique parviendra à vivre d'une autre manière. Dans ce sens-là, je ne pense pas que l'école catholique soit ni meilleure, ni moins bonne que les écoles des autres réseaux. Je pense qu'elle a intérêt à être simplement un service à la société et que, tous ensemble, nous sommes évidemment appelés à une tâche commune qui est l'éducation des jeunes, y compris les jeunes les plus en difficulté. Et que nous sommes aussi soucieux de devoir préparer l'avenir de l'humanité. Or nous savons qu'aujourd'hui les enjeux sont considérables et donc, je plaide vraiment pour faire ce travail de manière concertée, commune, sans qu'il y ait des guerres de religion entre nous.

Jacqueline LIESSE : Merci. Dans l'enquête, on évoquait aussi le caractère multiculturel, la diversité culturelle, vis-à-vis de laquelle on se montre favorable en principe, mais qui fait également un peu peur et qui provoquerait peut-être une sorte de repli vers des valeurs plus traditionnelles. Vous savez que certains, notamment un sociologue de l'ULB, parlent de ségrégation scolaire de l'école catholique qui s'arrange pour concentrer un public favorisé. Est-ce que vous avez le sentiment que ça existe, que ça joue et que ce serait un réflexe de peur qui entraînerait certains parents à aller vers des écoles où ils sont sûrs des valeurs qui sont diffusées ? Je me tourne vers vous, les parents...

Emmanuelle LEPAGE : Moi, je pense que oui, en effet. Je pense qu'on a une certaine crainte pour nos enfants et qu'on veut le meilleur pour eux et qu'il faut que l'enseignement, mais le cadre aussi soit le meilleur pour chacun. Donc je serais plutôt d'accord.

Anne-Marie SALEMBIER : À l'Institut Saint-Louis à Namur, je pense qu'il y a une grande ouverture d'esprit. On accueille vraiment tous les enfants de chaque horizon. En plus, c'est une école de ville qui est entourée de communes pauvres comme de communes riches. Ils sont tout à fait ouverts. On aide vraiment les enfants, on leur donne des coups de pouce, on tente de les tirer vers le haut. Il y a une justice, il y a un équilibre, un amour et un respect de l'enfant, quelle que soit sa nationalité, je peux vous l'assurer.

Jacqueline LIESSE : Je vais demander l'avis des enseignants. Est-ce que vous êtes confrontés, vous, à ces problèmes-là ? Est-ce que cette enquête ne donne pas finalement une image un peu idyllique des valeurs et des souhaits qui sont présentés par les différents acteurs au sein de cette communauté de l'école catholique ?

Agnès DECKER : Il y a toujours le moment où on réfléchit où on rêve et puis il y a le moment où on est le nez dedans. C'est un fait. Dans mon école, on a ce qu'on appelle un public favorisé. J'ai l'habitude de dire que moi, je n'en peux rien. Je suis institutrice là comme j'aurais pu être institutrice ailleurs. Je pense qu'il est de ma mission de parler à ces enfants et de leur faire découvrir le monde dans sa diversité et dans sa diversité socioéconomique aussi. Ça fait partie



de mon travail justement d'apprendre le respect de chacun, à travers les apprentissages. Même si moi, dans mon école, effectivement, il y a très peu d'enfants issus de milieux défavorisés. Cette mixité sociale s'ouvre un petit peu par le fait que nous avons un aspect « d'école de proximité » aussi, mais elle reste marquée sociologiquement. Mais je pense que ça fait vraiment partie de notre métier. J'aimais beaucoup tout à l'heure le mot « résistance ». Je trouve que nous devons aussi être un peu des résistants, pour promouvoir cette égalité dans les possibilités de chacun et cette ouverture d'esprit de l'enfant vers le monde. Il est important que nos écoles soient ouvertes vers le monde avec tout ce que cette diversité-là amène comme réflexion.

Jacqueline LIESSE : Anne VERHAEREN, vous avez travaillé, vous l'avez dit, dans des milieux très différents. Alors, comment percevez-vous tout cela, sachant qu'aujourd'hui, on a coutume de le dire, avec la crise, on a une fracture sociale qui a plutôt tendance à s'agrandir ?

Anne VERHAEREN : Oui, un tableau peut-être idyllique parce que je pense que pour rejoindre Monsieur MONTERO, les valeurs se transmettent. C'est un lieu d'apprentissage. Mais les valeurs d'abord se vivent et s'expérimentent. C'est à ce moment-là, qu'on est vraiment, comme disait Madame, le « nez dedans » et qu'on est justement face à des élèves de l'enseignement général qui par exemple ne considèrent pas toujours les élèves du professionnel, je dirais, comme leurs égaux. Et à l'inverse, on a beaucoup de préjugés et de stéréotypes concernant les élèves du général parmi la population des élèves du professionnel. Je crois qu'on peut répondre à ça dans l'école qui est la nôtre et qui est assez diversifiée, par une politique de direction assez dynamique, assez active et qui a à cœur de, par exemple, proposer à ses professeurs de ne pas enseigner dans un seul type d'enseignement. Personnellement, je passe d'une classe de 4e générale à une classe de 6e professionnelle sans problème. J'ai bien compris quelles étaient les spécificités des uns et des autres et je me sens tout à fait épanouie et enrichie par tous. Je pense que la communauté éducative doit travailler ces aspects-là, être elle-même cohérente et vivre ses valeurs. C'est aussi pour la direction et les professeurs, avoir une pédagogie active, de projet, participative, et qui permette à ces jeunes de se retrouver dans des conseils de délégués, de faire une marche de solidarité ou les plus grands aident les plus jeunes. Pour qu'ils soient des jeunes ensemble, tout simplement. Pour que toutes ces étiquettes soient mises à l'arrière. Je pense que vivre, expérimenter, créer ces moments c'est essentiel. Maintenant, il y a le revers de la médaille, c'est que cela exige de la part des professeurs énormément de temps d'adaptation et une part de bénévolat, qui n'est pas l'apanage de l'école catholique, mais certainement une de ses caractéristiques quand même. Je trouve que c'est motivant, intéressant, ça apporte une richesse aux élèves et aux professeurs. En même temps vu les défis, pour animer un cours, on a envie de faire un projet pour que le cours ait du sens pour l'élève, ça demande du temps, ça demande de s'adapter, ça demande aussi des facultés, je dirais, d'énergie. Et force est de constater que beaucoup de jeunes quittent l'enseignement. Dans notre école, c'est une réalité aussi alors que c'est une école que je considère comme active et assez ouverte. Là je pense que les directions doivent être sensibilisées au fait que s'engager, oui, être bénévole, certes, mais qu'il ne faut pas épuiser les troupes et il faut parvenir à trouver un équilibre. Peut-être qu'au niveau structurel, il y a des choses à penser dans les heures de coordination. Nous avons une direction qui délègue beaucoup, qui fait confiance aux professeurs. En même temps, les professeurs sont galvanisés, motivés, mais quelquefois dépassés.

Jacqueline LIESSE : Merci. Vous parlez des jeunes ? C'est vrai qu'ils ne sont pas dans cette



ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE
SECRETARIAT GÉNÉRAL | SERVICE D'ÉTUDE

enquête, mais Olivier SERVAIS disait que c'était peut-être dans les projets d'avoir aussi leurs sentiments vis-à-vis de l'enseignement, leurs valeurs à eux, leurs attentes.

Anne-Marie SALEMBIER : Justement, je voudrais parler par rapport aux jeunes. À l'Institut Saint-Louis, on met en route des partenariats avec les élèves pour vraiment comprendre. Il y a eu, par exemple, tout un weekend de solidarité pour les maladies orphelines, où les élèves étaient proches des parents, des professeurs ; en tant que présidente de l'association, j'ai moi-même tenu l'antenne médicale pendant 24 heures. Mais les élèves étaient vraiment présents parce que c'était un but humanitaire. Donc, ils apprennent à être autonomes et à respecter les plus faibles...

Jacqueline LIESSE : Merci. José MONTERO et puis Marc FRANÇOIS, quels sont les grands défis dans un avenir proche ?

José MONTERO : Il ne faudrait surtout pas en rester à la conclusion qui nous a été proposée tout à l'heure suite à l'enquête et qui était la conclusion de représentations des acteurs dans ce sens où on nous disait que l'enseignement catholique était bien adapté aux attentes sociologiques. On n'est pas simplement dans une posture d'adaptation à des attentes sociologiques. Moi, je crois qu'il faut être capable d'analyser ce qui se transforme dans la société et d'identifier les défis à venir. Et parmi ces défis, c'est bien sûr la question de l'identité de l'école chrétienne qui me paraît à creuser. Une identité qui ne doit pas être une identité meurtrière. C'est une identité forte, mais qui respecte les convictions de chacun. En sachant qu'on est tous au croisement de plusieurs identités, identité philosophique, identité politique, etc. Une de nos spécificités reste quand même – et je ne le retrouve pas dans les représentations – la référence à une personne, au Christ. On a quand même avantage, parce que je pense que cela nourrit, à rester attentif à une certaine radicalité de l'évangile et aux attitudes, paroles et gestes du Christ, qui nous interpellent dans notre quotidien et qu'on doit pouvoir entendre : cet optimisme en la personne humaine, cette conception de l'éducabilité du jeune, mais jusqu'au bout, jusqu'au 30 juin et au-delà... Tout ça est à creuser, me semble-t-il, à la lumière d'un tas de textes qui sont et qui doivent rester fondateurs, mais à mettre en réflexion et en articulation avec les textes fondateurs d'autres traditions sans doute ; et aussi avec le discours de ceux qui ne partagent pas ce type de conviction. On aurait tort, je pense, de ne pas laisser des espaces dans nos communautés éducatives pour permettre, je dirais, qu'il y ait des cœurs brulants à la lecture (pour reprendre l'image des Pèlerins d'Emmaüs), tout simplement parce qu'on a écouté une parole qui peut vivifier nos vies.

Jacqueline LIESSE : Merci. Marc FRANÇOIS, votre défi à vous ?

Marc FRANÇOIS : Je pense que si on veut conserver le même constat assez positif qui a été dressé ce matin, il faut à tout prix être jaloux de notre autonomie de fonctionnement. Je pense que ça doit être un atout majeur. Parce que j'ai quand même le sentiment que, dans tout ce qui tourne autour de l'enseignement – et je dirais presque du service public ou des services aux personnes – on va vers une philosophie de l'égalitarisme, comme l'on dit, et d'une standardisation. Si on va vers cela, en effet, l'enseignement catholique risque d'avoir des problèmes. Or, je l'ai dit tout à l'heure, nous sommes un service public qui n'est pas comme un autre, nous sommes singuliers. Je pense qu'un des éléments qui nous permettra de conserver cette singularité, c'est l'autonomie des équipes.



Jacqueline LIESSE : Merci. L'autonomie, Alain LETIER, c'est aussi votre credo ?

Alain LETIER : Tout à fait. Je suis d'accord avec la plupart des choses qui ont été dites. Je pense aussi qu'un défi de notre réseau en lequel je crois extrêmement, même si j'ai dit tout à l'heure qu'on est pas nécessairement meilleur que les autres, c'est effectivement de ne pas sombrer dans un certain repli sur soi, mais de réussir ce qu'on peut appeler la mixité sociale. Je ne pense vraiment pas que ce soit par décret qu'on puisse régler cette question. En tout cas pas le décret actuel. Je plaide vraiment pour qu'à l'avenir dans notre réseau on puisse encourager des pratiques locales, volontaires, en partant vraiment des réalités de terrain plutôt que des choses imposées de l'extérieur. Pour notre réseau, je pense que ce sera effectivement un tout gros défi.

Jacqueline LIESSE : Merci. Je laisse le mot de la fin à Nathalie LIMBOURG.

Nathalie LIMBOURG : Je pense que l'autonomie, c'est vraiment ce qui nous permettra de développer des solutions créatives face à une société qui est en pleine mutation, et cette mutation va de plus en plus vite. Alors oui, il y a des référents. Pour moi le référent chrétien, les valeurs chrétiennes sont extrêmement importants, qu'on les nomme chrétiennes ou catholiques. Je pense aussi que les solutions seront locales. Je suis très craintive par rapport à une uniformisation. Il peut y avoir une uniformisation au niveau de tout ce qui est processus, mais pas au niveau des décisions et de l'adaptabilité par rapport aux situations individuelles. Nos réalités sont très différentes dans les écoles, quand on est dans une école avec des enfants plus défavorisés, c'est différent que si on se retrouve dans le Brabant wallon. Mais on doit développer les mêmes valeurs. C'est ça qui est important et c'est notre socle. Donc autonomie, adaptabilité, mais surtout nos valeurs chrétiennes.

Jacqueline LIESSE : Merci, nous allons devoir nous arrêter. On voit bien qu'après ce grand inventaire de l'enseignement catholique qui a été réalisé par l'équipe d'Olivier SERVAIS, il y a encore pas mal de défis, parce que la société est en perpétuelle évolution. Ce sera aussi une de vos tâches dans l'avenir.

Merci beaucoup d'avoir participé à ce premier feedback, à ce débriefing à propos de cette enquête menée par Olivier SERVAIS.
Merci à vous d'avoir suivi ce débat.